

douceur; car, comme l'on dit, les plaies fraîches sont plus aisément remédiables.

Au surplus, lorsque vous êtes en tranquillité et sans aucun sujet de colère, faites grande provision de douceur et débonnairété, disant toutes vos paroles et faisant toutes vos actions, petites et grandes, en la plus douce façon qu'il vous sera possible; vous ressouvenant que l'épouse, au Cantique des cantiques, n'a pas seulement le miel en ses lèvres et au bout de sa langue, mais elle l'a encore dessous la langue, c'est-à-dire dans la poitrine; et n'y a pas seulement du miel, mais encore du lait⁴, car aussi ne faut-il pas seulement avoir la parole douce à l'endroit du prochain, mais encore toute la poitrine, c'est-à-dire, tout l'intérieur de notre âme. Et ne faut pas seulement avoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est-à-dire la suavité de la conversation civile avec les étrangers, mais aussi la douceur du lait entre les domestiques et proches voisins; en quoi manquent grandement ceux qui en rue semblent des anges, et, en la maison, des diables.

⁴ *Cant. cant.*, iv, 11.

CHAPITRE IX

DE LA DOUCEUR ENVERS NOUS-MÊMES

L'une des bonnes pratiques que nous saurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous-mêmes, ne dépitant jamais contre nous-mêmes ni contre nos imperfections. Car, encore que la raison veut que quand nous faisons des fautes nous en soyons déplorables et marris, si faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépituse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités. Car, par ce moyen, ils tiennent leur cœur confit et détrempé en la colère; et, si bien il semble que la seconde colère ruine la première, si est-ce néanmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle colère à la première occasion qui s'en présentera; outre que ces colères, dépits et aigreurs que l'on a contre soi-même tendent à l'orgueil, et n'ont origine que de l'amour-propre, qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes, qui soit paisible, rassis et ferme. Car, comme un juge châtie bien mieux les mé-

chants, faisant ses sentences par raison et en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impétuosité et passion, d'autant que, jugeant avec passion, il ne châtie pas les fautes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est lui-même; ainsi nous nous châtions bien mieux nous-mêmes par des repentances tranquilles et constantes que non pas par des repentances aigres, empressées et colères; d'autant que ces repentances, faites avec impétuosité, ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celui qui affectionne la chasteté se dépitera avec une amertume non pareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle, et ne se fera que rire d'une grosse médisance qu'il aura commise. Au contraire, celui qui hait la médisance se tourmentera d'avoir fait une légère murmuration¹, et ne tiendra nul compte d'une grosse faute commise contre la chasteté; ainsi des autres. Ce qui n'arrive pour autre chose, sinon d'autant qu'ils ne font pas le jugement de leur conscience par raison, mais par passion.

Croyez-moi, Philothée, comme les remontrances d'un père faites doucement et cordialement ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que non pas les colères et courroux; ainsi, quand notre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remontrances douces et tran-

¹ Un léger murmure.

quilles, ayant plus de compassion de lui que de passion contre lui, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le pénétrera mieux que ne ferait pas une repentance dépiteuse¹, injurieuse et tempêteuse.

Pour moi, si j'avais, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse néanmoins tombé d'une grande chute, je ne voudrais pas reprendre mon cœur en cette sorte: N'es-tu pas misérable et abominable qu'après tant de résolutions tu te laisses emporter à la vanité? meurs de honte, ne lève plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traître et déloyal à ton Dieu; et semblables choses. Mais je voudrais le corriger raisonnablement et par voie de compassion: Or sus, mon pauvre cœur, nous voilà tombés dans la faute, laquelle nous avons tant résolu d'échapper. Ah! relevons-nous, et quittons-la pour jamais; réclamons la miséricorde de Dieu et espérons en elle qu'elle nous assistera, pour désormais être plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage, soyons meshuy sur nos gardes, Dieu nous aidera, nous ferons prou². Et je voudrais, sur cette répréhension, bâtir une solide et ferme résolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables à cela, et même l'avis de mon directeur.

¹ Pleine de dépit. — ² Assez.

Que si néanmoins quelqu'un ne trouve pas que son cœur puisse être assez ému par cette douce correction, il pourra employer le reproche et une répréhension dure et forte pour l'exciter à une profonde confusion, pourvu qu'après avoir rudement gourmandé et courroucé son cœur il finisse par un allègement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand pénitent qui, voyant son âme affligée, la relevait en cette sorte : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ! et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je le bénirai encore comme le salut de ma face et mon vrai Dieu* ¹.

Relevez donc votre cœur quand il tombera tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connaissance de votre misère, sans nullement vous étonner de votre chute ; puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la faiblesse faible et la misère chétive. Détestez néanmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a reçue de vous, et avec un grand courage et confiance en la miséricorde d'icelui remettez-vous au train de la vertu que vous aviez abandonnée.

¹ Ps. xli, 6.

CHAPITRE X

QU'IL FAUT TRAITER DES AFFAIRES AVEC SOIN ET SANS
EMPRESSEMENT NI SOUCI

Le soin et la diligence que nous devons avoir en nos affaires sont choses bien différentes de la sollicitude, souci et empressement. Les anges ont soin pour notre salut et le procurent avec diligence, mais n'en ont point pour cela de sollicitude, souci ni d'empressement, car le soin et la diligence appartiennent à leur charité ; mais aussi la sollicitude, le souci et l'empressement seraient totalement contraires à leur félicité, puisque le soin et la diligence peuvent être accompagnés de la tranquillité et paix d'esprit, mais non pas la sollicitude, ni le souci, et beaucoup moins l'empressement.

Soyez donc soigneuse et diligente en toutes les affaires que vous aurez en charge, ma Philothée, car Dieu vous les ayant confiées veut que vous en ayez un grand soin ; mais, s'il est possible, n'en soyez pas en sollicitude et souci, c'est-à-dire ne les entreprenez pas avec inquiétude, anxiété et ardeur, ne vous empressez point en la besogne ; car toute sorte d'empressement trouble la raison et le jugement, et nous empêche même de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

Quand Notre-Seigneur reprend sainte Marthe, il dit : *Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te troubles pour beaucoup de choses*¹. Voyez-vous, si elle eût été simplement soigneuse, elle ne se fût point troublée; mais, parce qu'elle était en souci et inquiétude, elle s'empresse et se trouble; et c'est en quoi Notre-Seigneur la reprend. Les fleuves qui vont doucement coulant en la plaine portent les grands bateaux et riches marchandises, et les pluies qui tombent doucement en la campagne la fécondent d'herbes et de graines; mais les torrents et rivières qui, à grands flots, courent sur la terre, ruinent leurs voisinages et sont inutiles au trafic, comme les pluies véhémentes et tempétueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besogne faite avec impétuosité et empressement ne fut bien faite. Il faut dépêcher tout bellement, comme dit l'ancien proverbe. Celui qui se hâte, dit Salomon, court fortune de chopper et heurter des pieds; nous faisons toujours assez tôt quand nous faisons bien. Les bourlons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ils ne font sinon la cire, et non point de miel; ainsi ceux qui s'empres- sent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante ne font jamais ni beaucoup ni bien.

Les mouches ne nous inquiètent pas par leurs efforts, mais par la multitude. Ainsi les grandes af-

¹ Luc., x, 41.

faïres ne nous troublent pas tant comme les me- mures, quand elles sont en grand nombre. Recevez donc les affaires qui vous arriveront en paix, et tâchez de les faire par ordre l'une après l'autre. Car, si vous les voulez faire tout à coup ou en désordre, vous ferez des efforts qui vous fouteront et alan- guiront votre esprit, et pour l'ordinaire vous de- meurerez accablée sous la presse et sans effet.

Et en toutes vos affaires, appuyez-vous totale- ment sur la providence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent réussir; travaillez néan- moins de votre côté tout doucement, pour coopé- rer avec icelle, et puis croyez que, si vous vous êtes bien confiée en Dieu, le succès qui vous arri- vera sera toujours le plus profitable pour vous, soit qu'il vous semble bon ou mauvais selon votre juge- ment particulier.

Faites comme les petits enfants qui, de l'une des mains, se tiennent à leur père, et de l'autre cueil- lent des fraises ou des mûres, le long des haies. Car de même amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui, pour voir s'il a agréable votre ménage ou vos occupations. Et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage; car, s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nez en terre. Je veux dire, ma Philothée,

que, quand vous serez parmi les affaires et occupations communes qui ne requièrent pas une attention si forte et si pressante, vous regardiez plus Dieu que les affaires. Et quand les affaires sont de si grande importance, qu'elles requièrent toute votre attention pour être bien faites, de temps en temps vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui naviguent en mer, lesquels, pour aller à la terre qu'ils désirent, regardent plus en haut, au ciel, que non pas en bas où ils voguent ; ainsi Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et votre travail sera suivi de consolation.

CHAPITRE XI

DE L'OBÉISSANCE

La seule charité nous met en la perfection ; mais l'obéissance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grands moyens pour l'acquérir : l'obéissance consacre notre cœur, la chasteté notre corps et la pauvreté nos moyens à l'amour et service de Dieu. Ce sont les trois branches de la croix spirituelle ; toutes trois, néanmoins, fondées sur la quatrième, qui est l'humilité. Je ne dirai rien de ces trois vertus, en tant qu'elles sont vouées solennellement, parce que cela ne regarde que les religieux ; ni

même en tant qu'elles sont vouées simplement, d'autant qu'encore que le vœu donne toujours beaucoup de grâces et de mérites à toutes les vertus, si est-ce que, pour nous rendre parfaits, il n'est pas nécessaire qu'elles soient vouées, pourvu qu'elles soient observées. Car, bien qu'étant vouées, et surtout solennellement, elles mettent l'homme en l'état de perfection ; si est-ce que, pour le mettre en la perfection, il suffit qu'elles soient observées, y ayant bien de la différence entre l'état de perfection et la perfection, puisque tous les évêques et religieux sont en l'état de perfection, et tous néanmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se voit que trop. Tâchons donc, Philothée, de bien pratiquer ces trois vertus, un chacun selon sa vocation. Car, encore qu'elles ne nous mettent pas en l'état de perfection, elles nous donneront néanmoins la perfection même ; aussi nous sommes tous obligés à la pratique de ces trois vertus, quoique non pas tous à les pratiquer de même façon.

Il y a deux sortes d'obéissances, l'une nécessaire et l'autre volontaire. Par la nécessaire, vous devez humblement obéir à vos supérieurs ecclésiastiques, comme au pape et à l'évêque, au curé et à ceux qui sont commis de leur part. Vous devez obéir à vos supérieurs politiques, c'est-à-dire à votre prince et aux magistrats qu'il a établis sur votre pays ; vous devez enfin obéir à vos supérieurs domestiques, c'est-à-dire à votre père, mère, maître, maîtresse.

Or cette obéissance s'appelle nécessaire, parce que nul ne se peut exempter du devoir d'obéir à ces supérieurs-là, Dieu les ayant mis en autorité de commander et gouverner chacun en ce qu'ils ont en charge sur nous. Faites donc leurs commandements, et cela est de nécessité; mais, pour être parfaite, suivez encore leurs conseils, et même leurs désirs et inclinations, en tant que la charité, et prudence vous le permettra; obéissez quand ils vous ordonneront chose agréable, comme de manger, prendre de la récréation; car encore qu'il semble que ce n'est pas grande vertu obéir en ce cas, ce serait néanmoins un grand vice de désobéir. Obéissez ès choses indifférentes, comme à porter tel ou tel habit, aller par un chemin ou par un autre, chanter ou se taire, et ce sera une obéissance déjà fort recommandable. Obéissez en choses malaisées, âpres et dures, et ce sera une obéissance parfaite. Obéissez enfin doucement, sans réplique, promptement, sans retardation, gaiement, sans chagrin, et surtout obéissez amoureusement pour l'amour de celui qui, pour l'amour de nous, s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix et lequel, comme dit saint Bernard, aima mieux perdre la vie que l'obéissance.

Pour apprendre aisément à obéir à vos supérieurs, condescendez aisément à la volonté de vos semblables, cédant à leurs opinions en ce qui n'est mauvais, sans être contentieuse ni revêche; accommo-

dez-vous volontiers aux désirs de vos inférieurs, autant que la raison le permettra, sans exercer aucune autorité impérieuse sur eux, tandis qu'ils sont bons.

C'est un abus de croire que, si on était religieux ou religieuse, on obéirait aisément, si l'on se trouve difficile et revêche à rendre obéissance à ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appelons obéissance volontaire celle à laquelle nous nous obligeons par notre propre élection, et laquelle ne nous est point imposée par autrui. On ne choisit pas pour l'ordinaire son prince et son évêque, son père et sa mère, ni même souventes fois son mari; mais on choisit bien son confesseur, son directeur. Or, soit qu'en le choisissant on fasse vœu d'obéir, comme il est dit que la mère Thérèse, outre l'obéissance solennellement vouée au supérieur de son ordre, s'obligea par un vœu simple d'obéir au père Gratian, ou que sans vœu on se dédie à l'obéissance de quelqu'un, toujours cette obéissance s'appelle volontaire, à raison de son fondement, qui dépend de notre volonté et élection.

Il faut obéir à tous les supérieurs, à chacun néanmoins en ce de quoi il a charge sur nous. Comme en ce qui regarde la police et les choses publiques, il faut obéir aux princes; aux prélats, en ce qui regarde la police ecclésiastique; ès choses domestiques, au père, au maître, au mari, quant à la con-

duite particulière de l'âme, au directeur et confesseur particulier.

Faites-vous ordonner les actions de piété que vous devez observer, par votre père spirituel, parce qu'elles en seront meilleures et auront double grâce et bonté; l'une d'elles-mêmes, puisqu'elles sont pieuses, et l'autre de l'obéissance qui les aura ordonnées et en vertu de laquelle elles seront faites. Bienheureux sont les obéissants, car Dieu ne permettra jamais qu'ils s'égarent!

CHAPITRE XII

DE LA NÉCESSITÉ DE LA CHASTÉTÉ

La chasteté est le lis des vertus; elle rend les hommes presque égaux aux anges; rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes, c'est la chasteté. On appelle la chasteté honnêteté, et la profession d'icelle honneur; elle est nommée intégrité, et son contraire corruption. Bref, elle a sa gloire toute à part d'être la belle et blanche vertu de l'âme et du corps.

Il n'est jamais permis de tirer aucun impudique plaisir de nos corps, en quelque façon que ce soit, sinon en un légitime mariage, duquel la sainteté puisse par une juste compensation réparer le dé-

chet que l'on reçoit en la délectation. Et encore, au mariage, faut-il observer l'honnêteté de l'intention, afin que s'il y a quelque messéance en la volupté qu'on exerce, il n'y ait rien que d'honnêteté en la volonté qui l'exerce.

Le cœur chaste est comme la mère perle qui ne peut recevoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du ciel: car il ne peut recevoir aucun plaisir que celui du mariage qui est ordonné du ciel. Hors de là, il ne lui est pas permis seulement d'y penser d'une pensée voluptueuse, volontaire et entretenue.

Pour le premier degré de cette vertu, gardez-vous, Philothée, d'admettre aucune sorte de volupté qui soit prohibée et défendue, comme sont toutes celles qui se prennent hors le mariage, ou même au mariage quand elles se prennent contre la règle du mariage.

Pour le second, retranchez-vous tant qu'il vous sera possible des délectations inutiles et superflues, quoique loisibles et permises.

Pour le troisième, n'attachez point votre affection aux plaisirs et voluptés qui sont commandés et ordonnés, car, bien qu'il faille pratiquer les délectations nécessaires, c'est-à-dire celles qui regardent la fin et institution du saint mariage, si ne faut-il pas pourtant y jamais attacher le cœur et l'esprit.

Au reste, chacun a grandement besoin de cette vertu, ceux qui sont en viduité doivent avoir une chasteté courageuse, qui ne méprise pas seulement

les objets présents et futurs, mais qui résiste aux imaginations que les plaisirs loiblement reçus au mariage peuvent produire en leurs esprits, qui pour cela sont plus tendres aux amorces déshonnêtes. Pour ce sujet, saint Augustin admire la pureté de son cher Alypius, qui avait totalement oublié et méprisé les voluptés charnelles, lesquelles il avait néanmoins quelquefois expérimentées en sa jeunesse. Et de vrai, tandis que les fruits sont bien entiers, ils peuvent être conservés, les uns sur la paille, les autres dedans le sable, et les autres en leur propre feuillage; mais, étant une fois entamés, il est presque impossible de les garder que par le miel et le sucre en confiture. Ainsi la chasteté, qui n'est point encore blessée ni violée, peut être gardée en plusieurs sortes, mais, étant une fois entamée, rien ne la peut conserver, qu'une excellente dévotion, laquelle, comme j'ai souvent dit, est le vrai miel et sucre des esprits.

Les vierges ont besoin d'une chasteté extrêmement simple et douillette¹, pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensées, et mépriser d'un mépris absolu toutes sortes de plaisirs immondes, qui, à la vérité, ne méritent pas d'être désirés par les hommes, puisque les ânes et les pourceux en sont plus capables qu'eux. Que donc ces âmes pures se gardent bien de jamais révoquer en

¹ Délicate.

doute que la chasteté ne soit incomparablement meilleure que tout ce qui lui est incompatible; car, comme dit le grand saint Jérôme, l'ennemi presse violemment les vierges au désir de l'essai des voluptés, les leur représentant infiniment plus plaisantes et délicieuses qu'elles ne sont, ce qui souvent les trouble bien fort, tandis, dit ce saint Père, qu'elles estiment plus doux ce qu'elles ignorent. Car, comme le petit papillon, voyant la flamme, va curieusement voletant autour d'icelle, pour essayer si elle est aussi douce que belle, et, pressé de cette fantaisie, ne cesse point qu'il ne se perde au premier essai; ainsi les jeunes gens bien souvent se laissent tellement saisir de la fausse et soite estime qu'ils ont du plaisir des flammes voluptueuses, qu'après plusieurs curieuses pensées, ils s'y vont en fin finale ruiner et perdre, plus sots en cela que les papillons; d'autant que ceux-ci ont quelque occasion de cuider¹ que le feu est délicieux, puisqu'il est si beau; où ceux-là, sachant que ce qu'ils recherchent est extrêmement déshonnête, ne laissent pas pour cela d'en sur-estimer la folle et brutale délectation.

Mais, quant à ceux qui sont mariés, c'est chose véritable (et que néanmoins le vulgaire ne peut penser) que la chasteté leur est fort nécessaire, parce qu'en eux elle ne consiste pas à s'abstenir absolument des

¹ Penser.

plaisirs charnels, mais à se contenir entre les plaisirs. Or, comme ce commandement : Courroucez-vous et ne péchez point, est à mon avis plus difficile que celui-ci : Ne vous courroucez point, et qu'il est plus tôt fait d'éviter la colère que de la régler; aussi est-il plus aisé de se garder tout à fait des voluptés charnelles que de garder la modération en icelles. Il est vrai que la sainte licence du mariage a une force particulière pour éteindre le feu de la concupiscence; mais l'infirmité de ceux qui en jouissent passe aisément de la permission à la dissolution et de l'usage à l'abus. Et comme l'on voit beaucoup de riches dérober, non point par indigence, mais par avarice, aussi voit-on beaucoup de gens mariés se déborder par la seule intempérance et lubricité, nonobstant le légitime objet auquel ils se devraient et pourraient arrêter, leur concupiscence étant comme un feu volage qui va brûlant çà et là sans s'attacher nulle part. C'est toujours chose dangereuse de prendre des médicaments violents, parce que si l'on en prend plus qu'il ne faut, ou qu'ils ne soient pas bien préparés, on en reçoit beaucoup de nuisance. Le mariage a été béni et ordonné en partie pour remède à la concupiscence, et c'est sans doute un très-bon remède, mais violent néanmoins, et, par conséquent, très-dangereux, s'il n'est discrètement employé.

J'ajoute que la variété des affaires humaines, outre les longues maladies, sépare souvent les ma-

ris d'avec leurs femmes. C'est pourquoi les mariés ont besoin de deux sortes de chasteté l'une pour l'abstinence absolue, quand ils sont séparés ès occasions que je viens de dire; l'autre pour la modération quand ils sont ensemble en leur train ordinaire. Certes, sainte Catherine de Sienne vit entre les damnés plusieurs âmes grandement tourmentées pour avoir violé la sainteté du mariage, ce qui était arrivé, disait-elle, non pas pour la grandeur du péché, car les meurtres et les blasphèmes sont plus énormes, mais d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conscience, et, par conséquent, continuent longuement en icelui.

Vous voyez donc que la chasteté est nécessaire à toutes sortes de gens. *Suivez la paix avec tous*, dit l'Apôtre, *et la sainteté sans laquelle aucun ne verra Dieu*¹. Or, par la sainteté, il entend la chasteté, comme saint Jérôme et saint Chrysostome ont remarqué. Non, Philothée, nul ne verra Dieu sans la chasteté, nul n'habitera en son saint tabernacle, qui ne soit net de cœur. Et, comme dit le Sauveur même, les chiens et impudiques en seront bannis; et bienheureux sont les nets de cœur, car ils verront Dieu²!

¹ *Hebr.*, xii, 14. — ² *Apoc.*, xxii, 17. — *Matth.*, v, 8.

CHAPITRE XIII

AVIS POUR CONSERVER LA CHASTÉTÉ

Soyez extrêmement prompte à vous détourner de tous les acheminements et de toutes les amorces de la lubricité, car ce mal agit insensiblement, et par des petits commencements fait progrès à des grands accidents. Il est toujours plus aisé à fuir qu'à guérir.

Les corps humains ressemblent à des verres, qui ne peuvent être portés les uns avec les autres, en se touchant, sans courir fortune de se rompre; et aux fruits, lesquels, quoique entiers et bien assaisonnés, reçoivent de la tare, s'entre-touchant les uns les autres. L'eau même, pour fraîche qu'elle soit dedans un vase, étant touchée de quelque animal terrestre, ne peut longuement conserver sa fraîcheur. Ne permettez jamais, Philothée, qu'aucun vous touche incivilement, ni par manière de folâtrerie, ni par manière de faveur. Car, bien qu'à l'aventure la chasteté puisse être conservée parmi ces actions, plutôt légères que malicieuses, si est-ce que la fraîcheur et fleur de la chasteté en reçoit toujours du détriment et de la perte; mais de se

laisser toucher déshonnêtement, c'est la ruine entière de la chasteté.

La chasteté dépend du cœur, comme de son origine; mais elle regarde le corps comme sa matière. C'est pourquoi elle se perd par tous les sens extérieurs du corps et par les cogitations et desirs du cœur. C'est impudicité de regarder, d'ouïr, de parler, d'odorer, de toucher des choses déshonnêtes, quand le cœur s'y amuse et y prend plaisir. Saint Paul dit tout court : Que la fornication ne soit pas même nommée entre vous ¹. Les abeilles, non-seulement ne veulent pas toucher les charognes, mais fuient et haïssent extrêmement toutes sortes de puanteurs qui en proviennent. L'épouse sacrée, au Cantique des cantiques, a ses mains qui distillent la myrrhe, liqueur préservative de la corruption; ses lèvres sont bandées d'un ruban vermeil, marque de la pudeur des paroles; ses yeux sont de colombes à raison de leur netteté; ses oreilles ont des pendants d'or, enseigne de pureté; son nez est parmi les cèdres du Liban, bois incorruptible ² : telle doit être l'âme dévote, chaste, nette et honnête, de mains, de lèvres, d'oreilles, d'yeux et de tout son corps.

A ce propos, je vous présente le mot que l'ancien père Jean Cassian rapporte comme sorti de la bouche du grand saint Basile qui, parlant de soi-même,

¹ Ephes., v. 5. — ² Cant. cant., 1.

dit un jour : *Je ne sais ce que c'est que des femmes, et ne suis pourtant pas vierge*. Certes, la chasteté se peut perdre en autant de façons qu'il y a d'impudicités et lascivités, lesquelles, selon qu'elles sont grandes ou petites, les unes l'affaiblissent, les autres la blessent, et les autres la font tout à fait mourir. Il y a certaines privautés et passions indiscrètes, folâtres et sensuelles, qui, à proprement parler, ne violent pas la chasteté, et néanmoins elles l'affaiblissent, la rendent languissante et ternissent sa belle blancheur. Il y a d'autres privautés et passions, non-seulement indiscrètes, mais vicieuses, non-seulement folâtres, mais deshonnêtes, non-seulement sensuelles, mais charnelles, et, par celles-ci, la chasteté est pour le moins fort blessée et intéressée. Je dis pour le moins, parce qu'elle en meurt et périt du tout, quand les sottises et lascivités donnent à la chair le dernier effet du plaisir voluptueux ; ains alors la chasteté périt plus indignement, méchamment et malheureusement que quand elle se perd par la fornication, voire par l'adultère et l'inceste ; car ces dernières espèces de vilenies ne sont que des péchés, mais les autres, comme dit Tertulian, au livre de la *Pudicité*, sont des monstres d'iniquité et de péché. Or, Cassianus ne croit pas, ni moi non plus, que saint Basile eût égard à tel dérèglement, quand il s'accuse de n'être pas vierge ; car je pense qu'il ne disait cela que pour les mauvaises et voluptueuses pensées, lesquelles, bien

qu'elles n'eussent pas souillé son corps, avaient néanmoins contaminé¹ le cœur, de la chasteté duquel les âmes généreuses sont extrêmement jalouses.

Ne hantez nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encore impudentes, comme elles sont presque toujours ; car, comme les boucs touchant de la langue les amandiers doux les font devenir amers, ainsi ces âmes puantes et cœurs infects ne parlent guère à personne, ni de même sexe ni de divers, qu'elles ne le fassent aucunement déchoir de la pudicité ; elles ont le venin aux yeux et en l'haleine, comme les basilics.

Au contraire, hantez les gens chastes et vertueux ; pensez et lisez souvent les choses sacrées ; car la parole de Dieu est chaste et rend ceux qui s'y plaisent chastes ; qui fait que David la compare au topaze, pierre précieuse, laquelle, par sa propriété, amortit l'ardeur de la concupiscence.

Tenez-vous toujours proche de Jésus-Christ crucifié, et spirituellement par la méditation, et réellement par la sainte communion. Car, tout ainsi que ceux qui couchent sur l'herbe nommée *Agnus castus*², deviennent chastes et pudiques, de même, reposant votre cœur sur Notre-Seigneur, qui est le vrai agneau chaste et immaculé, vous verrez que

¹ Souillé. — ² Croyance populaire.

bientôt votre âme et votre cœur se trouveront purifiés de toutes souillures et lubricités.

CHAPITRE XIV

DE LA PAUVRETÉ D'ESPRIT OBSERVÉE ENTRE LES RICHESSES

*Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux*¹. Malheureux donc sont les riches d'esprit, car la misère d'enfer est pour eux. Celui est riche d'esprit, lequel a ses richesses dedans son esprit, ou son esprit dedans les richesses. Celui est pauvre d'esprit, qui n'a nulles richesses dedans son esprit, ni son esprit dedans les richesses. Les alyons font leurs nids comme une pomme, et ne laissent en iceux qu'une petite ouverture du côté d'en haut; ils les mettent sur le bord de la mer, et, au demeurant, les font si fermes et impénétrables, que, les ondes les surprenant, jamais l'eau n'y peut entrer; ains tenant toujours le dessus ils demeurent emmi la mer, sur la mer et maîtres de la mer. Votre cœur, chère Philothée, doit être comme cela, ouvert seulement au ciel et impénétrable aux richesses et choses caduques; si vous en avez, tenez votre cœur exempt de leurs affections; qu'il tienne toujours le dessus, et

¹ Matth., v, 3.

qu'emmi les richesses il soit sans richesses et maître des richesses. Non, ne mettez pas cet esprit céleste dedans les biens terrestres, faites qu'il leur soit toujours supérieur, sur eux, et non pas en eux.

Il y a différence entre avoir du poison et être empoisonné; les apothicaires ont presque tous des poisons pour s'en servir en diverses occurrences, mais ils ne sont pas pour cela empoisonnés, parce qu'ils n'ont pas le poison dedans le corps, mais dedans leurs boutiques; ainsi pouvez-vous avoir des richesses sans être empoisonnée par icelles; ce sera si vous les avez en votre maison ou en votre bourse, et non pas en votre cœur; être riche en effet et pauvre d'affection, c'est le grand bonheur du chrétien, car il a par ce moyen les commodités des richesses pour ce monde, et le mérite de la pauvreté pour l'autre.

Hélas! Philothée, jamais nul ne confessera d'être avare; chacun désavoue cette bassesse et vileté de cœur; on s'excuse sur la charge des enfants qui pressent, sur la sagesse qui requiert qu'on s'établisse en moyens¹; jamais on n'en a trop; il se trouve toujours certaines nécessités d'en avoir davantage; et même les plus avares, non-seulement ne confessent pas de l'être, mais ils ne pensent pas en leur conscience de l'être; non, car l'avarice est une fièvre prodigieuse, qui se rend d'autant plus insen-

¹ Qu'on se réserve des ressources.

sible, qu'elle est plus violente et ardente. Moïse vit le feu sacré qui brûlait un buisson et ne le consumait nullement; mais, au contraire, le feu profane de l'avarice consomme et dévore l'avaricieux, et ne brûle aucunement; au moins, emmi ses ardeurs et chaleurs plus excessives, il se vante de la plus douce fraîcheur du monde, et tient que son altération insatiable est une soif toute naturelle et suave.

Si vous désirez longuement, ardemment et avec inquiétude les biens que vous n'avez pas, vous avez beau dire que vous ne les voulez pas avoir injustement; car pour cela vous ne laisserez pas d'être vraiment avare. Celui qui désire ardemment, longuement et avec inquiétude boire, quoiqu'il ne veuille pas boire que de l'eau, si témoigne-il d'avoir la fièvre.

O Philothée! je ne sais si c'est un désir juste de désirer d'avoir justement ce qu'un autre possède justement; car il semble que par ce désir nous nous voulons accommoder par l'incommodité d'autrui. Celui qui possède un bien justement n'a-t-il pas plus de raison de le garder justement que nous de le vouloir avoir justement? Et pourquoi donc étendons-nous notre désir sur sa commodité pour l'en priver? tout au plus si ce désir est juste; certes il n'est pas pourtant charitable, car nous ne voudrions nullement qu'aucun désirât, quoique justement, ce que nous voulons garder justement. Ce fut le péché d'Achab, qui voulait avoir justement la

vigne de Naboth, qui la voulait encore plus justement garder; il la désira ardemment, longuement et avec inquiétude, et partant il offensa Dieu.

Attendez, chère Philothée, de désirer le bien du prochain, quand il commencera à désirer de s'en défaire. Car lors son désir rendra le vôtre non-seulement juste, mais charitable; oui, car je veux bien que vous ayez soin d'accroître vos moyens et facultés, pourvu que ce soit non-seulement justement, mais doucement et charitablement.

Si vous affectionnez fort les biens que vous avez, si vous en êtes fort embesognée, mettant votre cœur en iceux, y attachant vos pensées, et craignant d'une crainte vive et empressée de les perdre, croyez-moi, vous avez encore quelque sorte de fièvre; car les fébricitants¹ boivent l'eau qu'on leur donne avec un certain empressement, avec une sorte d'attention et d'aise, que ceux qui sont sains n'ont point accoutumé d'avoir. Il n'est pas possible de se plaindre beaucoup en une chose que l'on n'y mette beaucoup d'affection. S'il vous arrive de perdre des biens, et vous sentez que votre cœur s'en désolle et afflige beaucoup, croyez, Philothée, que vous y avez beaucoup d'affection; car rien ne témoigne tant d'affection à la chose perdue que l'affliction de la perte.

Ne désirez donc point, d'un désir entier et formé, le bien que vous n'avez pas; ne mettez point fort

¹ Fiévreux.

avant votre cœur en celui que vous avez ; ne vous désolerez point des pertes qui vous arriveront, et vous aurez quelque sujet de croire qu'étant riche en effet vous ne l'êtes point d'affection ; mais que vous êtes pauvre d'esprit, et par conséquent bien heureuse, car le royaume des cieus vous appartient.

CHAPITRE XV

COMME IL FAUT PRATIQUER LA PAUVRETÉ RÉELLE, DEMEURANT
NEANMOINS RÉELLEMENT RICHE

Le peintre Parrhasius peignit le peuple athénien par une invention fort ingénieuse, le représentant d'un naturel divers et variable, colère, injuste, inconstant, courtois, élément, miséricordieux, hautain, glorieux, humble, bravache et fuyard, et tout cela ensemble ; mais moi, chère Philothée, je voudrais mettre en votre cœur la richesse et la pauvreté tout ensemble, un grand soin et un grand mépris des choses temporelles.

Ayez beaucoup plus de soin de rendre vos biens utiles et fructueux que les mondains n'en ont pas. Dites-moi, les jardiniers des grands princes ne sont-ils pas plus curieux¹ et diligents à cultiver et embellir les jardins qu'ils ont en charge que s'ils leur

¹ Appiqués.

appartenaient en propriété ? Mais pourquoi cela ? Parce, sans doute, qu'ils considèrent ces jardins-là comme jardins des princes et des rois, auxquels ils désirent de se rendre agréables par ces services-là. Ma Philothée, les possessions que nous avons ne sont pas nôtres ; Dieu les nous a données à cultiver et veut que nous les rendions fructueuses et utiles : et partant, nous lui faisons service agréable d'en avoir soin.

Mais il faut donc que ce soit un soin plus grand et solide que celui que les mondains ont de leurs biens ; car ils ne s'embesognent que pour l'amour d'eux-mêmes, et nous devons travailler pour l'amour de Dieu. Or, comme l'amour de soi-même est un amour violent, turbulent, empressé, aussi le soin qu'on a pour lui est plein de trouble, de chagrin, d'inquiétude ; et, comme l'amour de Dieu est doux, paisible et tranquille, aussi le soin qui en procède, quoique ce soit pour les biens du monde, est amiable, doux et gracieux. Ayons donc ce soin gracieux de la conservation, voire de l'accroissement de nos biens temporels, lorsque quelque juste occasion s'en présentera et en tant que notre condition le requiert ; car Dieu veut que nous fassions ainsi pour son amour.

Mais prenez garde que l'amour-propre ne vous trompe ; car quelquefois il contrefait si bien l'amour de Dieu, qu'on dirait que c'est lui. Or, pour empêcher qu'il ne vous déçoive, et que ce soin des biens temporels ne se convertisse en avarice, outre